

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.


- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

VOL. IV.

MONTREAL, VENDREDI, 24 NOVEMBRE 1871.

No. 19

SOMMAIRE du No. 19—24 Novembre 1871

Agronomie.	
PRODUCTION DE LA LAINE EN AUSTRALIE.....	221
Notes de la Semaine.	
A NOS AMIS.....	223
SUGGESTIONS SUR LE BEURRE.....	223
PUBLICATION.....	225
Art vétérinaire	
LA MALADIE DE LA SOIE CHEZ LE PORC.....	225
Illustration.	
La maladie de la soie chez le porc.....	228
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	227

Departement des Douanes.

OTTAWA 24 Novembre 1871.
L'escompte autorisé sur les Envois Américains
usqu'à avis contraire, est de 11 par cent.
R. S. M. BUCHETTE,
Commissaire des Douanes.

Production de la laine en Australie

A la fin du dix-huitième siècle et dans le commencement du dix-neuvième, les fabriques de tissus de laine du Royaume-Uni tiraient d'Espagne toutes leurs laines fines. Des tableaux statistiques de l'époque portent à plus de 7 millions de livres la quantité introduite annuellement. Frappé de cet état de choses, le capitaine John Mac Arthur, attaché au 102^e régiment, qui tenait garnison à Sydney, conçut le projet d'introduire le mouton mérinos dans les terrains vagues de la Nouvelle-Hollande. Dans ce but, il fit acheter en 1797, au cap de Bonne-Espérance, où le gouvernement néerlandais entretenait un petit troupeau de cette race si recherchée, cinq brebis et trois béliers qui furent l'élément du premier essai d'acclimatation. En 1803, le même officier, persévérant dans son dessein profita d'un voyage en Angleterre pour y acquérir un certain nombre de béliers et de brebis provenant de la bergerie du roi George III, à Kieu, et les transporta en Australie. Ce ne fut pas sans difficultés, car la propagation dans la Grande-Bretagne, d'une race

produisant une matière première si précieuse pour les manufactures, était entourée d'une telle protection qu'une ancienne loi punissait de la mutilation du poing quiconque exporterait du mérinos. Il ne fallut rien moins qu'une décision du conseil des ministres, provoquée par lord Camden, pour vaincre la résistance de la douane. Les besoins de l'alimentation publique avaient nécessité, dès les premiers temps de la colonisation, la formation de troupeaux originaires de la métropole, auxquels le gouverneur Philipp ajouta des moutons indiens, estimés pour la chair et le poids, mais totalement dépourvus de laine. Au premier croisement avec le mérinos le poil disparut, et, après deux générations, on obtint une toison un peu inférieure en qualité et en poids à celle du mouton mérinos. Aussi le progrès fut-il lent d'abord, car le pur bengal, qui pesait vingt livres de plus que le métis, répondait infiniment mieux aux besoins du moment. Vers 1840, on commença à importer des béliers appartenant à la race de Leicester, et le croisement donna des sujets plus propres que le mérinos à l'engraissement. Des béliers de Saxe et de Silésie, ainsi que quelques brebis de la bergerie de Rambouillet, complétèrent la série des types au moyen desquels se forma le type moyen qui fournit aujourd'hui la plus grande partie des laines australiennes.

On comprend que ces divers perfectionnements furent séparés par de longs intervalles. D'une part les circonstances critiques où se trouva la colonie, de 1806 à 1818, n'étaient pas de nature à seconder les efforts des colons et des propriétaires, anciens officiers du 102^e régiment pour la plupart; ensuite la lenteur de la navigation à cette époque rendait les communications avec la métropole rares et difficiles. Les exploitations se renfermèrent longtemps dans un rayon de quarante à cinquante milles autour de Sydney, et ce fut seulement vers 1820 que de hardis explorateurs osè-

rent s'aventurer dans l'intérieur du pays, où ils avaient à se mettre en garde à la fois contre les naturels peu hospitaliers et contre les convicts évadés qui vivaient de rapines. MM. Lawson, Blaxland, Wentworth, s'étant avancés à l'orient jusqu'à cent quarante milles du port Jackson, rencontrèrent, sous une température moins élevée que celle de la côte, un sol propre au pâturage comme à la culture, arrosé de nombreux cours d'eau, entre autres, par la rivière qui fut appelée Mac-Quarie, en l'honneur du gouverneur de ce nom, et sur les bords de laquelle s'éleva plus tard la ville de Bathurst. D'importants troupeaux conduits dans ces plaines se multiplièrent et se répandirent dans toute la partie ouest et sud-ouest de la colonie, en même temps que de semblables essais, dirigés par MM. Lerly, Marsh et autres, dans les districts nord de Darling-Downs, Liverpool-plains et New-England, obtenaient un égal succès. Toutes ces tentatives se traduisirent par un accroissement d'exportation qui attira l'attention du public britannique, et, dans l'année 1826, une puissante société réunissant un capital de 25 millions de francs se constitua, sous la raison: *Australian Agricultural Society*, et reçut du gouvernement une concession de vingt-cinq millions d'acres dans la vallée du Hunter. A partir de cette date, la propagation de la race ovine en Australie, marcha à pas rapides vers les hautes destinées qui lui étaient promises.

Ce ne fut pas toutefois sans des oscillations d'où résultèrent d'immenses fortunes et de terribles désastres. Les profits acquis de 1828 à 1842 engagèrent les colons à prendre à bail et à couvrir de moutons des centaines de mille d'acres. Tout alla bien pendant quelques temps, et le revenu rénumérait largement le capital employé. Cependant les manufactures britanniques n'étaient pas en mesure de manipuler ces masses de produits nouveaux dont le chiffre s'élevait, en dix ans (de 1834 à 1843), de deux millions de livres, et

le commerce du continent ignorait encore la route des docks de Londres ou de Sainte-Catherine. A la fin de 1842 le flot déborda.

L'avalissement des prix fut tel que les comptes de vente ne fournirent pas les fonds nécessaires à l'acquittement des traites hypothéquées sur les connaissements, et le retour des effets protestés répandit la consternation d'un bout à l'autre de la colonie. Une dépréciation considérable se déclara sur les propriétaires de toute nature, et la faillite de la banque d'Australie, qui avait avancé de fortes sommes sur des immeubles et sur des troupeaux, porta la crise au plus haut degré d'intensité. La société en commandite n'existait pas encore dans la législation coloniale, et chaque actionnaire répondait des dettes sociales au même titre qu'un associé en nom collectif. Or tout colon aisé possédait des actions de cette banque dont le crédit imprudent avait surexcité l'industrie du bétail et les spéculations sur les terrains. Des propriétaires jouissant d'une grande fortune territoriale, des "squatters" entretenant cent mille bêtes à laine dans leurs pâturages, ruinés subitement par l'impossibilité de réaliser pour faire face à leurs engagements, furent contraints de déposer leur bilan, entraînant avec eux, à la cour des insolubles, presque tous les négociants du pays qui subissaient le contre-coup des pertes de leurs débiteurs. Dans ces circonstances, trois ou quatre négociants dont le crédit était demeuré intact, aidés par les banques d'Australie et de l'Union, se rendirent acquéreurs de quantités énormes de laines, que les détenteurs s'estimèrent heureux de livrer au taux de 8 à 9 pence (lavée). Les squatters, libérés par la faillite, puisèrent dans ces transactions les moyens de subvenir aux frais des établissements, en attendant des temps meilleurs, et la production, loin de se ralentir, continua son mouvement ascendant.

Quand arriva sur la place de Londres cet amat de laines fines, offertes à des prix inférieurs des deux tiers aux cours habituels, la circonstance parut opportune à des capitalistes, qui s'engagèrent dans la construction de nouvelles usines, et, peu de mois après, des tisus de laine à bon marché pénétraient abondamment dans les classes peu aisées, pour lesquelles ils étaient un immense bienfait, en même temps que la consommation générale s'augmentait par une conséquence invariable de toute réduction de prix. Des habitudes s'établirent, des besoins se créèrent, et, sous l'influence des demandes, les cours se relevèrent peu à peu, de façon à rémunérer le producteur australien. Les choses prenaient donc un aspect satisfaisant, et l'avenir inspirait confiance quand éclata la révolution de 1848 qui, coïncidant avec un excès de production

industrielle, troubla si profondément le commerce du monde. Les manufactures européennes suspendant ou ralentissant leurs travaux, il y eut délaissement des matières premières, et l'on vendit à raison de 10 et 11 pence des laines qui, peu de mois auparavant, étaient recherchées à 2/6 ou 3 "shillings". Cet état de choses ne se maintint d'ailleurs qu'une année; la fin de la guerre d'Allemagne détermina la rentrée en activité des établissements industriels du continent, et il s'en suivit une élévation des cours.

En 1851 la découverte de l'or suscita d'abord de vives inquiétudes. Le résultat merveilleux des premières recherches frappa vivement les imaginations, et presque tous les hommes valides de la colonie envahirent les mines. Les bergers suivirent la foule, et les squatters n'eurent d'autre ressource pour conserver leurs troupeaux que de les garder eux-mêmes, aidés de leurs femmes et de leurs enfants. Toutefois cette crise dura peu: après quelques mois, les terrains d'alluvion s'épuisèrent, et il fallut se livrer sur la roche même à des travaux pénibles auxquels étaient peu propres des étrangers pour la plupart au maniement du marteau et de la pioche. L'élévation des gages opérant en sens inverse de l'excitation primitive, un grand nombre de bergers retournèrent à leurs occupations régulières, et l'événement qui avait failli ruiner l'éleveur du mouton devint l'occasion d'une prospérité inconnue jusque-là. Le but à atteindre cessait de consister uniquement dans la finesse de la laine ou la qualité du suif à recueillir. Il s'agissait dorénavant de pourvoir à l'alimentation de cent mille chercheurs d'or, repartis sur une surface de cinq cents milles, de Turon ou d'Avalnen à Bendigo et Ballaratt. Les établissements situés dans le voisinage des mines furent les premiers à comprendre les nécessités de la situation nouvelle, et les résultats qu'ils obtinrent encouragèrent des croisements en vue de la boucherie. Au commencement de 1851 les moutons hors d'âge se payaient de 4 à 5 schellings, ils valaient de 25 à 30 schellings les années suivantes. D'un autre côté, les applications nouvelles, les chapeaux de feutre, par exemple, dont l'usage se répandit partout à cette époque, activaient la demande des laines propres à la cardé, que produit en grande quantité la Nouvelle-Galles; c'est alors que les manufacturiers de France et d'Allemagne commencèrent à affluer à Londres, et, en peu d'années, ils devinrent la principale clientèle du marché. Les prix élevés se maintinrent, de 1856 à 1866, avec une sorte de permanence à peine interrompue en 1857 à l'occasion de la crise, de peu de durée, désignée dans le monde des affaires sous le nom de "Panique américaine", et la hausse attei-

gnit son apogée en 1862 quand la laine fut, en beaucoup de cas, substituée au coton, dont le prix s'était élevé jusqu'à 1/6 par le fait de la guerre civile aux États-Unis. La prospérité des éleveurs paraissait enfin assise sur des bases inébranlables, et la jalousie qu'inspiraient aux classes populaires leurs richesses et leur luxe suscitait dans le parlement une foule d'obstacles au renouvellement des baux.

Les gens prudents jugèrent le moment favorable pour une réalisation, et des exploitations changèrent de mains moyennant des primes considérables. Le crédit s'engageant de plus en plus dans ces fructueuses entreprises, on se disputa les terrains vacants sans se préoccuper de leur nature, de l'état des voies de communication ou de la proximité des cours d'eau. Beaucoup de squatters, en outre, désireux de s'assurer la possession non interrompue des terrains qu'ils tenaient à bail, se rendirent acquéreurs de plaines immenses en se procurant les fonds nécessaires par l'hypothèque. On revit enfin, sur une plus large échelle, se renouveler la série des entreprises hardies qui avaient précédé la crise de 1843. Aussi quand vint l'heure de la catastrophe, le désastre dépassa par son étendue tous les malheurs passés. Ce fut le vendredi 11 mai 1866 que le signal de la réaction fut donné à Londres, par la suspension de paiement d'une puissante maison d'escompte.

Les prix descendirent successivement de 2/6 à 1/4, et c'est à ce chiffre qu'ils étaient cotés en août 1819, époque où le mouvement de baisse s'arrêta. Les ventes de novembre accusèrent une reprise de 1 penny à 2 pence et, au mois de mai 1870, la hausse totale sur les cours d'août 1869 oscillait entre 3 et 6 pence, suivant la condition des toisons et les préférences de la fabrique. Les laines superfines de MM. Bayley, Cox et autres de Mudgée et de M. Learmouth, de l'Etat de Victoria, dont la qualité supérieure est toujours assez rare, à cause des soins particuliers que cette sorte exige, ont échappé aux fluctuations du marché, et le taux de vente s'en est maintenu en général aux environs de 3 schellings la livre anglaise.

Il ressort de cet exposé que le continent australien n'est pas plus exempt que l'Europe des vicissitudes attachées à toutes les entreprises humaines; toutefois la lumière s'est faite, et pour les éleveurs et pour les banques qui les encourageaient par des avances exagérées. A l'avenir, il ne sera plus aussi facile d'acquérir une exploitation sans posséder un capital assez important pour ne recourir aux banques que momentanément, quand la tonte est prochaine et garanti le remboursement à courte échéance.

Sous cette réserve, l'industrie de la

laine dans ces colonies ne redoutera la concurrence. d'aucune contrée, et elle sera en mesure de résister aux crises commerciales de la métropole. Dans l'état actuel du marché, il y a lieu de s'attendre à un retour vers des prix plus fermes ; mais avec l'extrême développement de la production depuis dix ans, tant en Australie que dans la Plata, il serait chimérique d'espérer les cours de 1864. Les squatters le comprennent, et ils se préparent pour les plus fâcheuses éventualités, en réduisant leurs frais généraux. Ce sera déjà une notable économie que la suppression de ces appels continuels au crédit, dont les faveurs coûtent 15 pour 100 par an. Ensuite, dans quelques districts du Nord et de l'Ouest, un nouveau système de pacage a été récemment introduit : au lieu de confier à chaque berger un troupeau de 2,000 bêtes, parcourant quotidiennement un itinéraire indiqué, on a divisé l'exploitation en un grand nombre de " paddocks " enclos de barrières en fer, dans lesquels 8,000 à 10,000 moutons paissent pendant un temps calculé sur le plus ou moins de richesse du pâturage ; puis, l'époque arrivée, le troupeau est conduit dans un autre paddock dont l'herbe s'est renouvelée sous le double effet de l'engrais naturel et du repos. Par cet arrangement, les bergers sont supprimés ; il suffit de quelques hommes à cheval qui visitent continuellement les palissades, afin de veiller à leur bon état, et le personnel est réduit des deux tiers.

Les éleveurs trouveront encore un secours efficace dans l'industrie des conserves par le procédé Apparet. Une seule fabrique de ce genre existait depuis quinze ans, sur les bords de la Rivière Hunter, avec un succès médiocre ; car rien n'est difficile comme de surmonter les préjugés populaires. Cependant le prix de la viande s'élevant incessamment en Angleterre, des ouvriers de Birmingham se laissèrent persuader, en 1869, d'essayer l'usage des conserves australiennes. Le succès fut si grand et si soudain que le taux de six pence, au point de départ, s'éleva rapidement à sept, huit et neuf pence la livre, sans que la demande se ralentit. Néanmoins il fallut un certain temps pour que l'éleveur australien se rendit un compte exact des avantages que lui offrait la nouvelle industrie. Ils étaient pourtant notables, En effet, on ne garde pas sur les pâturages les moutons âgés de plus de six ans, parce que leur laine se détériore, et il n'y a que deux moyens d'en tirer parti : les vendre aux bouchers ou les fondre en suif.

Le premier n'est praticable que dans un rayon peu éloigné des villes ou des " diggim ", car un long voyage absorberait le profit, et le rendement en suif ne produit pas plus de 4 à 5 schellings par tête. Or la conserve,

vendue sur le pied de six pence par livre, fait ressortir le mouton à 13 schellings. En présence de ce résultat soigneusement vérifié, on se mit à l'œuvre, plusieurs usines furent installées, dont les produits, envoyés en Angleterre dans le cours de cette année, y ont été fort goûtés.

Enfin l'Etat est venu en aide aux squatters en substituant aux routes effondrées que parcouraient, avec tant de lenteur et de dépenses, de lourds attelages de bœufs, trois lignes de fer dans la direction du nord, de l'ouest et du sud-ouest, qui pénètrent jusqu'à cent vingt et cent quarante milles dans l'intérieur du pays, et transportent rapidement et économiquement les balles de laine et les rations. Cet ensemble d'améliorations permettra aux éleveurs de se soumettre, sans en être accablés, aux variations de cours les plus défavorables, et les prix ruineux de 1866 à 1872, pourront être acceptés avec une facile résignation par les propriétaires de 1872, plus habiles et mieux avisés que leurs devanciers.

En résumé de ce qui précède on peut conclure :

1^o Que les colonies australiennes sont placées, par la nature des choses, dans des conditions plus favorables que l'Europe, pour produire les toisons de qualité supérieure, indispensables au travail des manufactures.

2^o Que le prix de la laine australienne est destinée à s'abaisser successivement sous le double effet de l'accroissement des troupeaux et de la concurrence extérieure, particulièrement des Etats de la Plata.

Quant à la progression ascendante que la production et l'exportation des laines ont suivie dans les colonies australiennes, le tableau suivant permet de s'en rendre exactement compte.

1850	138,679 balles.
1855	166,861 —
1860	184,425 —
1861	208,833 —
1862	226,015 —
1863	241,869 —
1864	302,177 —
1865	332,560 —
1866	348,621 —
1867	412,641 —
1868	491,218 —
1869	499,610 —

Pilules purgatives de Parson.

Meilleur remède pour les familles. *Cavalery Condition Powders* de Sheridan pour chevaux.

On ne peut trop recommander d'étendre, tous les jours, de la terre sèche, dans l'endroit où juchent les poules. Elle sert de désinfectant, en même temps qu'elle conserve et augmente la valeur de cet engrais.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 24 NOVEMBRE 1874

A nos amis.

Nous entretenons l'espoir que nos nombreux lecteurs et amis feront leurs efforts, pour augmenter la liste des abonnés à *La Semaine Agricole*. Il y a dans chaque Comté de la Province de Québec des centaines de cultivateurs qui savent lire, ou qui ont dans leur famille des enfants sachant lire, et qui ne reçoivent aucun journal publié spécialement dans les intérêts de la cause agricole.

Si chacun de nos lecteurs voulait s'en donner la peine, il pourrait facilement nous procurer au moins un nouvel abonné ; par là, non-seulement il nous rendrait un grand service, mais il avancerait en même temps les intérêts de l'agriculture. Amis lecteurs ! répondez à cet appel, que chacun de vous nous envoie d'ici au 1er Janvier le nom et le montant de l'abonnement d'un nouveau souscripteur et même de plusieurs si vous le pouvez.

Suggestions sur le beurre.

La production du beurre s'élève en Canada à un chiffre comparativement très-médiocre et pourrait très-facilement s'accroître dans de plus fortes proportions. La vache est sans contredit l'animal le plus précieux de la ferme, puisqu'elle fournit en même temps du lait, de la viande, des cuirs, de la graisse, et des engrais sans compter une foule d'autres déchets ayant plus ou moins d'importance.

L'aptitude lactifère, chez la vache, est celle sans contredit, à laquelle les habitants doivent donner la préférence, presque toutes les vaches fournissent de la viande, des cuirs, dans des conditions, il est vrai, plus ou moins satisfaisantes, mais elles ne produisent pas toujours une quantité de lait en rapport avec leur poids et la nourriture qu'elles consomment ; les bonnes vaches enrichissent toujours celui à qui elles appartiennent. Il est donc important de prendre tous les moyens possibles pour avoir des vaches essentiellement laitières, et la chose n'est

certes pas aussi difficile qu'on pourrait le supposer. Il suffit d'avoir quelques bonnes bêtes et d'en propager la race par la sélection; c'est-à-dire, en donnant toujours la préférence pour la reproduction à celles qui présentent les caractères laitiers les plus prononcés; il faut donc donner à ces vaches un taureau convenablement marqué et provenant d'une mère produisant beaucoup de lait. Que l'habitant procède de cette façon pour plusieurs générations, qu'il soigne bien ses bêtes, et sans contredit le résultat sera atteint; les étables se transformeront et la bête improductive sera remplacée par la bête productive.

Pourquoi tous les cultivateurs n'agissent-ils pas ainsi? L'apathie, l'indifférence, l'absence d'un bon taureau dans le voisinage, l'ignorance surtout, voilà les principales causes qui l'empêchent de bien faire et qui lui font subir des pertes considérables. Il est vraiment inconcevable qu'on se jette dans une industrie quelconque sans prendre tous les moyens nécessaires pour atteindre le but et gagner de l'argent; *il ne faut jamais travailler comme des machines*; l'homme est intelligent et il doit se servir de son intelligence, il est vrai que cette intelligence a besoin d'être développée par l'enseignement et le savoir; or ni l'un ni l'autre n'existe le plus souvent dans nos campagnes, et c'est ainsi que l'on prétend améliorer notre état social!

Mais revenons à notre beurre et tâchons de le faire le mieux possible, mais pas à la façon de certaines gens.

Il ne suffit pas d'avoir de bonnes vaches laitières sur une terre et d'obtenir une forte quantité de lait, il faut encore savoir tirer le parti le plus avantageux de ce lait.

Le lait donne du beurre et du fromage; ces deux produits ont d'autant plus de valeur qu'ils sont mieux fabriqués. Or, il ne faut pas se dissimuler que les habitants suivent le plus souvent une vieille routine et qu'il est bien difficile de les faire sortir de cette ornière, et cependant leur prospérité est à ce prix.

Pour tirer un excellent parti du beurre, il est absolument nécessaire de bien le fabriquer, ce qui n'est pas très difficile, comme on va le voir.

Les pâturages peuvent exercer une certaine influence sur la qualité des beurres, mais les bons soins font sur-

tout les bons beurres, et ce qui le prouve, c'est que dans la même paroisse, certains cultivateurs ont la réputation de produire d'excellent beurre, tandis que d'autres n'en fournissent que du mauvais. Toutes les carrières demandent un peu d'instruction et du savoir-faire.

Depuis vingt et quelques années que nous résidons à la campagne, nous avons visité de nombreuses laiteries et nous sommes obligés d'avouer que bien peu se trouvaient dans des conditions satisfaisantes, surtout au point de vue de la propreté, qui est cependant d'une nécessité absolue.

Il arrive souvent que la crème monte mal et qu'il en reste une certaine portion dans le lait, ce que l'on attribue à une température insuffisante. Dans une laiterie, il faudrait toujours avoir entre 60 et 62 degrés. Quand la crème se sépare avec peine du lait, elle contracte une saveur amère, le fait aigrir alors facilement, forme du caillé et ne fournit qu'une légère couche de crème de mauvaise qualité.

On reconnaît si la crème est montée, en la pressant du doigt; si le doigt est retiré sans empreinte de lait, c'est que toute la crème est arrivée à la surface du vase. Il ne faut pas que les vases dans lesquels on met le lait soient trop profonds, parce que, dans ce cas, la surface n'est pas assez large et la crème monte plus difficilement; ces vases doivent être le plus possible en faïence et surtout être tenus avec une propreté irréprochable.

Pendant les chaleurs de l'été, il est avantageux de ne lever la crème que le matin et le soir; à l'époque des froids, il est préférable d'écrémer dans le milieu de la journée; ces petites précautions contribuent à la bonne qualité du beurre. Il va sans dire que la crème ne doit pas avoir subi aucune altération, qu'elle ne doit pas avoir été battue par un transport un peu long et qu'il ne serait pas prudent de la tirer d'un lait provenant de vaches malades, en chaleur, qui vont ou qui viennent de mettre bas.

L'opération du battage est fort importante; il est absolument nécessaire de prendre certaines précautions sans lesquelles il est impossible d'obtenir du bon beurre. On sait que le battage a pour but de briser les vésicules contenant les molécules de

beurre et de les réunir ensemble. Cette opération ne réussit bien que lorsqu'elle a lieu dans des conditions en rapport avec la température et la saison.

Il est d'abord fort important de choisir une bonne baratte; la meilleure est incontestablement celle qui se nettoie le plus facilement, il y a grand danger à ce qu'une baratte faite avec du mauvais bois, tenue sans propreté donne au beurre un goût désagréable. Pour atteindre le but, il faut éviter les angles, les petits coins, qu'il est toujours fort difficile de nettoyer; il est très-utile que le petit-lait s'écoule facilement, que le lavage ait lieu dans les meilleures conditions, et que le beurre puisse être enlevé aisément; l'air doit s'introduire sans peine dans la baratte et se renouveler également; il est bon aussi que le fonctionnement se fasse sans trop de fatigue. Une baratte convenable doit offrir des moyens prompts et surs de réunir le beurre dès qu'il est formé en une seule motte solide.

Pendant les chaleurs, le battage doit s'opérer à la fraîcheur, c'est-à-dire, le matin de bonne heure ou le soir; pendant l'hiver, c'est le contraire. La crème doit être tenue à une température de 60 à 62 degrés et pas plus haut que 64; cette température contribue à la qualité du beurre et à une rapide obtention. Lorsque la crème est trop froide, le beurre ne vient qu'avec une grande lenteur, beaucoup de peine, et le plus souvent il laisse à désirer sous le rapport de la qualité.

Lorsqu'il fait très-chaud, on verse dans la baratte de l'eau fraîche une ou deux heures avant d'y introduire la crème, puis pendant l'opération, on tient autant que possible le fond de la baratte dans l'eau fraîche ou on le couvre de linges mouillés.

C'est le contraire qui doit avoir lieu en hiver, on opère le battage près du poêle, on jette dans la baratte de l'eau bien chaude qui y reste pendant 30 à 40 minutes, puis on y jette la crème entretenue à une température de 60 à 62 degrés; cependant il ne faudrait pas avoir trop de chaleur, ce qui nuirait considérablement à la quantité du beurre. On ne peut pas d'ailleurs juger la chose à l'œil, la personne qui manipule doit avoir un petit thermomètre; cet instrument,

trempé dans la crème, indique le degré de chaleur d'une façon très précise, et, de cette façon, l'opération marche toujours bien.

Il serait dangereux de donner à la baratte un mouvement trop précipité, ce mouvement doit être régulier jusqu'à la fin du travail, sans cela le beurre se redissout ; avec un mouvement trop rapide, le beurre prend un goût désagréable, et une mauvaise apparence surtout en été.

Combien de temps faut-il pour arriver à faire du bon beurre ? Il n'y a pas de règle à ce sujet, l'opération est plus ou moins prompte, suivant la température de la crème, la bonne construction de la baratte et le savoir faire de l'opérateur. C'est là pour nous un point insignifiant ; peu importe que le beurre soit fait en 10 ou 20 minutes, ce à quoi il faut s'attacher, avant tout, c'est d'obtenir une qualité supérieure et cependant les juges apprécient le plus souvent une baratte par le temps qu'elle met à battre la crème ou le lait, ce qui est une grande erreur ; car le beurre obtenu en quelques minutes est presque toujours mauvais ; d'un autre côté, c'est une question d'habileté de la part de l'opérateur. Les cultivateurs ne doivent donc pas se laisser prendre à ce charlatanisme quand ils choisissent une baratte.

Lorsque le barattage est bon, le beurre est d'une consistance moyenne, d'un aspect mat, la pâte est fine elle se tranche nettement en lames minces, l'odeur est douce, agréable, légèrement aromatisée, la saveur onctueuse, délicate et fraîche, la couleur d'un beau jaune ; cette dernière condition n'est pas absolument indispensable, car suivant la saison, le pâturage, la nature de la bête, le beurre est blanc, ce qui ne l'empêche pas d'être de très bonne qualité. Les beurres spongieux, mous, huileux, durs ou compacts n'ont certainement pas été fabriqués d'une façon convenable.

Le beurre ne se conserve pas lorsqu'il contient, après le battage, une certaine quantité de sérum ou de matières caséuses ; cet inconvénient grave, qui empêche la conservation du beurre, provient de ce que le lavage n'a pas eu lieu d'une manière suffisante, et cependant cette opération n'est excessivement importante et

nous pouvons dire l'une des plus importantes. En relevant complètement ce qu'on appelle le relait, il y en a qui croient que le beurre pèsera moins et que par conséquent ils subiront une perte. C'est là une erreur profonde, il y aura sans contredit un peu moins de poids, mais la qualité remplacera grandement la quantité et il y aura certainement bénéfice au moment de la vente.

Il est donc excessivement essentiel d'opérer un délaitage complet et, pour atteindre ce but, il ne faut pas craindre d'employer une grande quantité d'eau.

Lorsque les molécules du beurre sont entièrement réunies, c'est-à-dire, lorsque le barattage est terminé, il faut introduire à plusieurs reprises de l'eau fraîche et propre dans la baratte, puis faire tourner un moment et rejeter cette eau ; ce travail doit avoir lieu jusqu'à ce que l'eau sorte bien claire de la baratte. Après cette opération, on jette le beurre dans des bassins remplis d'eau fraîche, afin de lui faire perdre sa chaleur et de le raffermir. On doit, autant que possible, éviter de toucher le beurre avec la main, car la transpiration de la peau peut nuire à la qualité ; on étend le beurre avec une cuiller ou spatule en bois, on renouvelle l'eau plusieurs fois, tout en pétrissant le beurre, jusqu'à ce que l'eau sorte très-claire. On arrange ensuite ce beurre en pains, boulettes, &c., suivant les usages du pays et les besoins du marché.

En procédant pour la fabrication du beurre comme nous venons de l'indiquer, les habitants tireront toujours un parti avantageux de leur marchandise, et au besoin, lorsqu'il y aura des commissions, ils pourront l'expédier sans inconvénients dans les grandes villes, aux Etats-Unis et même en Angleterre, où les bons beurres sont tant recherchés. *Il ne faut jamais mettre de la nonchalance dans un travail quelconque de la ferme ; le cultivateur ne doit pas seulement chercher à produire beaucoup, il faut encore que les articles produits soient d'une qualité tout-à-fait supérieure. Le plus souvent il n'est pas plus difficile de bien faire que de mal faire. Ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait. Il suffit de vouloir, ce qui ne coûte pas cher.*

Publication.

Au pied de la croix. Fac simile legotypé d'un tableau de Thomas. *L'Opinion Publique* ne fait rien à demi, et l'on sait qu'elle sert ses lecteurs avec munificence. Elle donne, cette année, en prime à ses abonnés un magnifique tableau, qui a excité l'admiration de tous ceux qui l'ont vu. Il suffit d'examiner ce morceau pour se convaincre que la legotypie est un succès, une merveilleuse découverte. M. Desbarats s'est voué à la réussite de cette découverte avec une énergie qui fait honneur à ses compatriotes. Son activité comme sa bourse ne s'effraient de rien. Il a voulu doter le monde de la publicité d'un art nouveau, il a réussi. M. Desbarats m'écrivait de réussir, et nous sommes heureux d'apprendre que le *Canadian Illustrated News* aussi bien que l'excellente et aimable *Opinion Publique* de MM. Desbarats, Mousseau et David ont prospéré au-delà de toute espérance et sont devenus des journaux puissants.

ART VETERINAIRE.

La maladie de la soie chez le porc.

Symptômes.—La symptomalogie décrite par nos devanciers laisse aussi beaucoup à désirer ; tâchons donc de lui donner la seule place qu'elle mérite, en ne tombant pas du domaine de la réalité dans celui de la fantaisie, comme l'ont fait quelques-uns des auteurs qui se sont occupés de la pathologie porcine.

Pour tâcher de bien faire comprendre la véritable évolution des phénomènes morbides propres au soyon, je vais mener le lecteur avec moi à la consultation demandée.

Nous sommes en présence de deux porcs atteints de la soie ; le propriétaire nous dit que l'un de ses élèves ne mange plus, respire avec peine, et que l'autre prend ses repas comme d'habitude. Là se bornent ses paroles ; et sa désignation est assez vague pour nous laisser ignorer quel est celui qui présente les signes alarmants. Sans les observer minutieusement, à la simple inspection du faisceau pileux, je n'hésiterai pas à vous dire quel est celui qui menace d'être asphyxié. Pourtant ils offrent à l'œil peu exercé les mêmes symptômes. Pourquoi ? La réponse se trouve dans les lignes ci-dessous relatant le mode de formation du mal qui nous occupe.

En regardant attentivement un porc qui subit les étreintes du soyon, on voit, je le répète, quatre ou cinq poils agglomérés dans un petit infundibulum, situé généralement un peu au-dessous des parotides, entre la branche ascendante du maxillaire infé-

rieur et la trachée ; il y a donc dépression.

Cet infundibulum, tracé grossièrement, car je suis un mauvais dessinateur (fig. 61), est rond et son diamètre ne dépasse guère le volume de la tête d'une grosse épingle. Lorsque l'anomalie reste stationnaire, comme le représente la figure 61, qui a pour but de montrer la soie commençante, les poils qui en font l'objet conservent, à quelque chose près, la même longueur que ceux qui sont à côté. Avant la dépression, ils étaient clairsemés, là comme ailleurs, mais ils ne tardent guère à se réunir en faisceau par suite

du travail d'invagination qui s'est opéré. Rien n'est plus facile que de se convaincre de la vérité de cette assertion, en prenant une étoffe ou une peau à longs poils et en la repliant sur elle-même. Les poils implantés sur chacune des faces latérales occupent désormais une position oblique et sont forcés, en rencontrant ceux qui poussent droit du fond, de s'unir avec eux, et, par suite, à prendre une direction nouvelle et de former un faisceau. Ce travail est purement mécanique et dû à l'invagination.

Pendant toute cette période, l'animal boit et mange comme d'habitude,

s'engraisse sans difficulté, et passe, dans les conditions ordinaires, de l'étable à l'abattoir.

Quand l'anomalie fait des progrès, les poils (fig. 62) s'enfoncent dans le tissu lardacé qui est au-dessous d'eux et se raccourcissent au point de disparaître complètement ; ils s'éclipsent en quelque sorte dans l'infundibulum, qui est plus ou moins profond, à la façon d'un épi de graminée que l'on induit sous la manche de sa chemise, et qui, par le frottement du bras, s'enfoncé davantage et remonte vers l'épaule. Lorsque le mal n'est pas très-avancé, on voit encore l'extrémité des

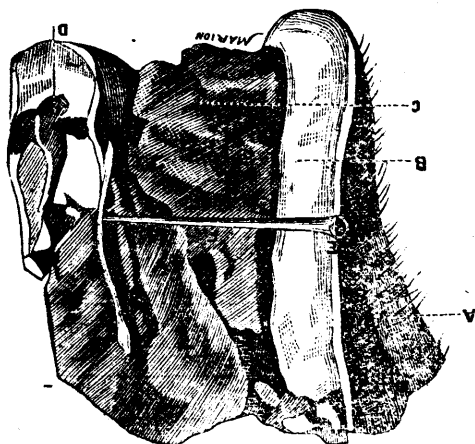


Fig. 61.—Maladie de la soie (première période) (1).

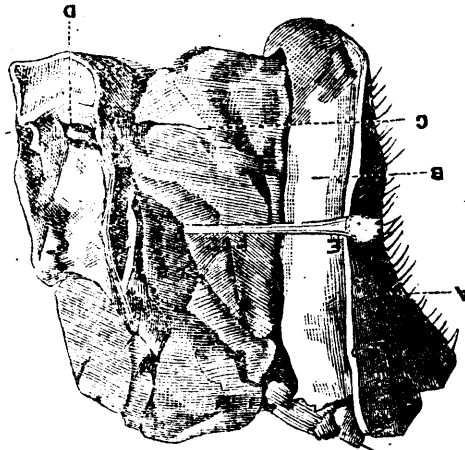


Fig. 92.—Maladie de la soie (seconde période) (2).

poils paraître à l'ouverture de l'infundibulum, comme dans la première figure ; mais quand il arrive à son terme, comme dans la seconde figure, on distingue moins facilement, ou pas du tout, le bout des soies. Dans ce dernier cas, elles commencent d'abord par gêner le larynx et ensuite par le perforer, ce qui détermine des symptômes d'asphyxie. Le gonflement de la gorge et l'épaississement de la muqueuse laryngo-pharyngienne produisent en peu de temps la diminution progressive du calibre de la région précitée et, plus tard, son obstruction totale, d'où la suffocation et la mort.

Disons deux mots des signes morbides généraux qui accompagnent les phénomènes locaux.

Au début les porcs sont tristes, abatus, sourds à la voix qui les appelle, insensibles aux coups, et sans appétit. Puis la force diminue, la langue devient rouge, la bouche brûlante et pleine de bave ; les yeux présentent des traces d'inflammation, la mâchoire inférieure s'agite continuellement, la respiration est précipitée, l'air expiré est chaud, et quelquefois la diarrhée se manifeste. A une période ultime ; tous ces symptômes s'exagèrent ; les malades sont très-tourmentés, poussent des cris plaintifs, respirent avec beaucoup de peine et meurent.

En résumé : 1^o la soie n'est qu'une invagination de la peau, invagination qui a pour effet de faire dévier les poils de leur route ordinaire et de les entraîner avec leurs bulbes dans le petit entonnoir qui, lui-même, à mesure qu'il se développe et s'enfoncé, se transforme en un tissu blanc anasogue au tissu aponévrotique ; 2^o c'est dans l'intérieur de ce tube aponévrotique que se trouvent les poils ; 3^o ce n'est pas la pointe des poils qui perforé le larynx, mais uniquement la base ; 4^o la longueur de ceux-ci est toujours la même : elle paraît diminuer, il est vrai, par suite de l'enfoncement journalier, mais cette diminution n'est qu'apparente. Voilà pourquoi quand, nous trouvant tout à l'heure en présence des deux porcs soumis à notre examen, nous avons pu deviner, à la longueur restante des poils, celui des deux qui était menacé d'asphyxie.

L'étude des parties malades vient appuyer ces conclusions. Chaque fois que je fais l'opération de la soie, je ne manque jamais d'enlever autour du paquet de poils et, avec lui, un cy-

lindre de tissu lardacé de la largeur d'une pièce de deux francs. Pour cela j'évite autant que possible les manœuvres imprudentes, j'opère bien parallèlement au faisceau que j'arrache du fond sans l'intéresser, et enfin je le dissèque. Après avoir enlevé la couche lardacée, je me trouve en présence d'un petit cylindre de la grosseur d'une petite plume d'oie, et que je crois formé par la peau transformée en tissu aponévrotique. Dans l'intérieur de cette espèce de tube se trouvent renfermés les poils. On peut alors aisément s'assurer qu'il ne sont pas plus longs que ceux des autres parties du corps, et que ce n'est pas leur pointe qui s'est enfoncée jusqu'au larynx, mais bien leur base. Par une section transversale, il est facile de voir que les poils sont plus épais et plus forts à l'extrémité de l'enfoncement qu'à l'ouverture de l'infundibulum.

Certains vétérinaires prétendent que le bulbe ne s'enfoncé pas, qu'il sécrète deux poils l'un du côté externe et l'autre du côté interne, que le premier est plus faible et ne subit

(1) Légende de la figure 61.

- A. Peau et poils.
- B. Couche lardacée.
- C. — musculaire.
- D. Larynx et pharynx.
- E. Infundibulum.
- F. Direction et trajet de la soie.

F. Direction et trajet de la soie.

(2) Légende de la figure 62.

- A. Peau et poils.
- B. Couche lardacée.
- C. — musculaire.
- D. Larynx et pharynx.
- E. Infundibulum.

aucun mouvement, et que le second seul est doué de la propriété de s'accroître par une sécrétion journalière, et de marcher vers les premières voies aériennes et digestives. Je ne suis pas partisan de cette théorie, par la raison toute simple que je n'ai jamais trouvé de ligne de démarcation en disséquant le paquet pileux, et que j'ai vu, au contraire, les mêmes soies qui apparaissent à l'extérieur arriver au larynx, sans solution de continuité.

C'est bien une déviation de la peau, dit M. Lafosse, toutefois il convient de faire quelques réserves. La perfection du larynx ne peut résulter exclusivement de cette déviation, un autre fait s'y ajoute : l'accroissement du poil de dehors en dedans, de telle sorte que son bulbe, au lieu de diriger la pointe au dehors, pousse au contraire du côté des parties profondes, et devient pointe à son tour. Cela peut exister, puisque ce professeur l'affirme ; mais, je le répète, je n'ai jamais constaté une autre marche que celle que je viens de décrire.

Faisons pour un instant la guerre à quelques erreurs. *Le hérissément des poils, leur roideur et leur décoloration, l'aurole, la lividité et la mortification* de la peau n'existent généralement pas et ne sont point la conséquence ordinaire de la soie. Il n'y a pas de hérissément de poils proprement dit ; s'ils sont un peu roides, ce n'est qu'à la fin et lorsqu'ils deviennent plus courts en s'enfonçant dans l'entonnoir. Il n'y a pas, à proprement parler, d'aurole, de lividité et de mortification de la peau ; ces symptômes, en effet, sont particuliers à l'antrax, affection autrement grave que la soie. Les auteurs qui ont décrit ces signes morbides les ont sans doute constatés sur des porcs atteints de charbon en même temps que de la soie, et les ont pris pour les caractères de cette dernière maladie. Lafosse a vu les deux lésions : croissance renversée et inflammation périphérique exister parfois simultanément ; mais il indique que cette coexistence est plutôt l'exception que la règle.

En terminant, on arrive à se demander pourquoi, chez beaucoup d'animaux, la soie, bien apparente dès le jeune âge, reste longtemps stationnaire, tandis que chez d'autres les poils s'enfoncent toujours de plus en plus. La réponse fait défaut. J'espère que mes confrères pourront trouver la solution tant cherchée. Pour moi je m'estimerai heureux si j'ai pu leur frayer le chemin.

Le diagnostic, ainsi que nous venons de le voir, est facile à établir.

Le pronostic se déduit des considérations exposées ; il est généralement peu grave, excepté quand la maladie est à ses dernières limites et quand elle opprime un certain nombre d'animaux.

Les lésions ressemblent à celles de l'engine aiguë. M. Séché a remarqué, en plus, l'infiltration des oreilles et des foyers apoplectiques disséminés çà et là dans les muscles de la région cervicale.

Traitement.—La médication interne et externe a éprouvé les mêmes vicissitudes que l'étiologie. Ceux qui regardaient la soie comme une manifestation du charbon insistaient tout spécialement sur l'emploi des toniques, tels que l'eau ferrée, les infusions de plantes aromatiques, la nourriture choisie et fortifiante, etc ; ceux qui voyaient dans l'apparition des symptômes l'indice de troubles gastriques recommandaient les vomitifs, la diète et les boissons acidulées ; ceux enfin qui croyaient à une inflammation intestinale préconisaient les purgatifs et pensaient que tout allait pour le mieux du monde, quand ils avaient provoqué d'abondantes évacuations alvines.

Au début, Chabert et Viborg appliquaient un bouton de feu à l'endroit où la soie a coutume de se montrer, et recouvraient le trou avec un corps gras quelconque. Sous l'influence de la cautérisation, ils croyaient changer le mode de vitalité, et l'escharre tombée, ils pensaient la plaie absolument comme une plaie simple.

Cette pratique est insuffisante ; seule, l'extirpation du faisceau pileux peut apporter des modifications favorables à la santé.

On couche le porc, on l'assujettit solidement, et on le muselle, afin de se soustraire à ses attaques. Ceci fait l'opérateur enfonce une érigne dans l'épaisseur de la peau et à l'endroit de la soie, et il la tient de la main gauche ; avec la main droite armée d'un bistouri, il incise circulairement tout le faisceau pileux jusqu'à une profondeur de deux à quatre centimètres environ, un peu plus, un peu moins, et selon l'état de l'affection. Puis, lorsque ce bouquet est parfaitement isolé, il tire avec l'érigne, et tout vient sans difficulté. Il peut encore appliquer le plus loin possible une ligature qu'il a soin de fixer très-solidement et de la même façon que pour étreindre le cordon testiculaire, lors du champignon survenu après la castration, et tirer vivement vers lui et arracher le paquet de poils déviés de leur direction normale.

Le tissu lardacé dans lequel les soies sont implantées n'a, dans l'immense majorité des cas, aucune trace sensible d'altération, principalement quand le mal n'a pas atteint la limite extrême.

On lotionne tous les jours la plaie avec de l'eau vineuse ou des décoctions aromatiques ; et quant il naît des abcès dans la périphérie enflammée, on les ouvre, et l'on traite comme il vient d'être dit.

M. Magne n'indique aucun traitement. M. Fischer recommande l'extraction du bourbillon et d'administration d'eau acidulée avec du vinaigre.

Pour apaiser la soif et pour éviter, autant que faire se peut, la diarrhée, l'eau de riz avec du vin rouge est efficace. M. Séché en a constaté les bons effets.

Peu de temps après qu'on l'a soulagé, l'animal mange les grains et les noix qu'on lui présente.

Je ne crois pas que les mauvaises conditions hygiéniques soient la cause de la maladie piquante. Malgré cette opinion qui m'est toute personnelle, je me garderais bien de répudier les prescriptions données par Hurtrel d'Arboval ; elles sont toujours utiles dans les affections de l'espèce porcine et même dans l'état habituel de la santé.

Qu'on gouverne mieux les porcs, dit cet auteur, qu'on les tienne proprement, qu'on les place sous des toits où l'air puisse circuler, qu'on les nourrisse convenablement, qu'on leur donne pour boisson de l'eau pure et souvent renouvelée, qu'on la blanchisse avec du son ou de la mouture de seigle ou d'orge pour la rendre plus agréable et plus nourrissante ; qu'on soumette les animaux à un exercice léger, évitant l'heure de la journée où la chaleur est la plus forte ; qu'on les mette à portée des nappes et des courants d'eau où ils puissent se vautrer à leur aise, pour tenir leur peau fraîche et la préserver de l'action dessiccative de l'air ; en un mot, qu'on s'occupe de l'hygiène beaucoup trop négligée de cet animal, et l'on prévient en lui le développement d'un grand nombre de maladies.

A. BÉNION.

MARCHE DE SOREL.

Farine de Blé 100 lbs \$3.0 ; de Sarrasin 2.25 ; de seigle 2.25. Grains. Pois minot 80 à 90c ; Orge 80c ; Sarasin 60 à 70c ; Blé-d'Inde 80c ; Lin 1.40 ; Avoine 32 lb 33c. Viandes.—Bœuf, No. 1, 100 lbs 5.50 à 6.00 ; do no. 2, 4.50 à 5.00 ; do no. 3, 3.00 à 3.50 ; do la lb Agneaux quartier 30 à 80c ; Lard frais 100 lbs 6.50 à 7.00 ; do la lb 8 à 10c ; do sales la lb 10c. Volailles. D'Inde couple 1.25 à 1.75 ; Oies do 80c à 1.00 ; Canards ; 6 à 70c ; Poules do 50 à 60c ; Poulets 30 à 40c ; Pigeons 20c ; Canards sauvages do 20 à 40c Lièvres do 25c. Poisson, Doré paquet 15 à 25c ; Légumes, patates minots 30 à 35c ; Oignons do 1.00 ; Navets do 25c ; choux pomme 5 à 8c ; Beurres frais la lb 20 à 22c ; do salé 15 à 18c ; Œufs, doz. 20 à 25 ; Sucre d'étable la lb 10 à 12c ; Miel do 12c ; Saindoux 17c ; Suif do 12 ; Laine do 30 34c. Erable par corde 5.00 ; Merisier 5.00 Hêtre 4.50. Bois franc mété 5 00 ; Epinette rouge 3.50 4.00 ; Charbon, 2000 lbs 6 50 à 7.00. Peaux de bœuf lb 7c. Foin rouge mail 100 bottes 9.00 à 9.50 ; Paille d'avoine 3.00 do de blé 1.50 à 2.00

Marché de St. Hyacinthe.

Farine de blé par 100 lbs, 3.00 à 3.20 ; Grain, Blé par minot 1.40 ; Pois 80c ; Orge 50c ; Sarrasin 50c ; Blé-d'Inde 60 à 75c ; avoine 32 lbs, 35 à 40c. Bœuf No. 1, par 100 lbs, 6.00 ; do no. 2, 5.00 ; do no. 3, 3.00 ; do la lb 8 à 8c ; Mouton do 6c ; Agneau quartier 60c ; Lard frais par 100 lbs, 6.75 à 7.75 ; do la lb 9 à 10c ; do salé 100 lbs, 8.00 à 10.00 ; do la lb 9 à 10c. Volailles, Dindes par couple 1.25 à 1.50 ; Cies do 1.00 ; Canards do 50c ; Poules do 40c ; Poulets do 2 à 25c ; Pigeons do 15c. Gibier, Perdrix do 40c à 55c ; Lièvres do 15c. Légumes, Patates minot, 50c ; Oignons do 1.00 ; Panets 50c ; Carottes do 50c ; Be terres do 50c ; Navets do 50c ; Choux de Siam 50c ; Choux pomme 10 à 12c ; Céleri pied

10c. Beurre frais la lb 18 à 20c; do salé 15 à 18c; Pommes quart 2.00 à 3.00 Œufs la doz. 18c; Sucre d'érable la lb 10c; Miel do 10c; Sa'ndoux do 18c; Suif do 10c; Laine 4c. Bols, Erable par corde 5.00; Merisier do 4.00; Hêtre 4.00; Bols franc mêlé 3.75; Do moux 3.00; Epinette rouge 3.50. Peau de bœuf la lb 6 à 7c Mouton avec la laine pièce 80c. Fourrage, mil 9.00; Trèfle 7.00 à Paille d'avoine 2.00; Do de blé 2.00

LE 54me. VOLUME POUR 1872.

Le Journal Phrénologique Illustré
MAGASIN DE FAMILLE
DE PREMIER CHOIX.

PHRÉNOLOGIE.—Le Cerveau et ses Fonctions; Situation des Organes et conseils pour leur modification, relations du Corps à l'Esprit.

PHYSIONOMIE, ou les Signes du Caractère, et comment les lire, avec Illustrations.

ETHNOLOGIE.—ou "l'Histoire Naturelle de l'Homme," avec Illustrations.

PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE.—Organisation, structure et fonctions des différentes parties du corps humain, avec les lois vitales et sanitaires. De l'alimentation, de l'habillement et des exercices de corps, sommeil et activité en rapport avec les principes hygiéniques.

PORTRAITS.—Esquisses et Biographies d'importants personnages de tous rangs.

PARENTS, PROFESSEURS ET AUTRES.—Comme guide dans l'éducation des enfants, ce magasin n'a pas de supérieurs sur cette matière.

Informations complètes sur les principaux remèdes du jour. Aucun effort n'ont été négligés pour rendre ce livre aussi instructif que possible, et en faire le meilleur Magasin de Famille qui ait jamais paru.

ANCIENNETÉ.—Le journal est arrivé maintenant au 54me. volume. Il a toujours progressé depuis sa fondation jusqu'à ce jour et n'a jamais été plus populaire que maintenant.

CONDITIONS.—Mensuel, \$3 par année, payable d'avance; un numéro, 30 cents. Clubs de dix ou plus, \$3 chaque, et un numéro extra pour l'Agent.

Nous offrons en outre des primes splendides. Envoi d'un numéro spéciment contre 15 cents, avec tous les renseignements et une liste complète des primes.

Adresse, S. R. WELLS, Éditeur, 389, Broadway, New-York.

21 Nov. mbre 1871.—19

MAY PRESS MANUFACTORY.
Established 1854.



ALBANY, N. Y., BRANCH AT MONTREAL, P. Q.

The P. K. DEDERICK Patent Progressive Lever Presses are known every where as the best Presses, and are being nearly all the loose material in the country. 34 different sizes of Horse, Hand and Power Presses, for baling Hay, Straw, Cotton, Broom Corn, Hemp, Moss, Husks, Rags, Hops, &c.



Send for the P. K. DEDERICK Hay and Straw Reporter, giving a report on the crop from every section; also for Illustrated Catalogue of sizes, prices, and much other information useful to the Farmer, Planter, Packer and Shipper. Address

P. K. DEDERICK & CO., Albany, N. Y.

SIROP PERUVIEN.—Tonique de fer pour la Dyspépsie, Débilité, Hydropisie, Humeurs, -- Fer dans le Sang.

AVERTISSEMENT.—Le Sirop véritable porte son nom "PERUVIAN SIRUP" (non pas "Peruvian Bark") soufflé dans la bouteille. On envoie gratis un pamphlet de 32 pages. J. P. DINSMORE, Propr étaire, 38, Dey Street, New-York. En vente dans toutes les pharmacies. 15 Juillet 1871.—6 a

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉS ET PUBLIÉS PAR

DUVERNAY, FRÈRES
No. 16, RUE ST. VINCENT MONTREAL

50 cents par ann épayable d avance

Terres à Bon Marché!

Etablissements Libres

Sur la ligne du

CHMIN de FER UNION PACIFIQUE

UN OCTROI DE TERRE DE

12,000,000 d'Acres

De la meilleure qualité de

TERRE A FERME ET TERRAIN MINIER EN AMÉRIQUE

3,000,000 d'Acres de Terre à Ferme et de Paturation de premier choix, sur la ligne du chemin de Fer,

Dans l'Etat de Nebraska, dans la Grande Vallée Platte.

Maintenant à vendre au comptant ou pour du crédit à long terme.

Ces terres sont situées sous un climat doux et sanitaire, et pour la culture du grain et l'élevage, elles ne peuvent être surpassées par aucune partie des Etats-Unis.

LES PRIX SONT DE \$2 A \$10 PAR ACRE

PATRIMOINE LIBRE POUR LES COLONS

2,500,000 Acres de Terre du Gouvernement entre Omaha et North Platte, ouvertes seulement comme Patrimoine libre.

Toutes Personnes Etrangères ont droit au BÉNÉFICE DE LA LOI DU PATRIMOINE LIBRE

en déclarant leur intention de devenir citoyens des Etats-Unis, et peuvent en profiter IMMÉDIATEMENT APRES LEUR ARRIVÉE.

Vous pouvez vous procurer une nouvelle édition du pamphlet donnant un plan et description des lieux, sans aucune charge postale.

Adressez, O. F. DAVIS, Commissaire des Terres U. P. R. R. Co. Omaha, Neb. 1er. Septembre 1871.—9

LIBRAIRIE MUSICALE

DE

PETERS

Composée de Quinze Volumes de Morceaux choisis pour Piano.

COLLECTION VOCALE.

SHINING LIGHTS—Un magnifique choix de Musique Sacrée.

HEARTH AND HOME, FIRESIDE, ECHOES, AND SWEET SOUNDS—Trois Volumes de Chants faciles de Webster, Persley, &c.

FEUILLE D'OR—Volumes I et II. Deux Volumes avec tous les Chants de Will, S. Hay.

PRICELESS GEMS—Splendide collection de Ballades par Wallace, Thomas Keller, &c., &c.

Collection Instrumentale

FAIRLY FINGERS MAGIC CIRCLE AND YOUNG PIANIST—Trois volumes de Morceaux faciles pour les commençants.

PEARL DROPS AND MUSICAL RECREATIONS—Musique de Danse. Deux collections sans difficultés.

PLEASANTS MEMOIRS—Une collection de morceaux choisis de Wymar, Mack, Dressler &c.

GOLDEN CHIMES—Une collection de musique brillante de Charles Kinkel.

BRILLIANTS GEMS—Une collection de morceaux de Vilbré, Allard, Pacher, Kinkel, &c.

Prix, \$2.50 le volume élégamment relié en toile et doré sur tranche \$2 reliure simple. 1.75 broché.

S'adresser à J. L. PETERS, 399, Broadway, New-York

Nous appelons particulièrement l'attention sur notre collection "THE OPERA AT HOME," qui renferme une magnifique collection de plus de cent magnifiques Chants d'Opéra. Prix: \$5 reliure toile et doré sur tranches. Prix du commerce \$4.

27 Octobre 1871.—22f

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS

1871 CHANCEMENT D'HIVER 1872.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—
ALLANT A L'OUEST.

Express de Jour pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago, et tous les points de l'Ouest à... 8.00 A.M.

Express de Nuit do do 8.00 P.M.

Train d'accommodement pour Brockville, et les stations intermédiaires... 4.00 P.M.

Train Mélé pour Kingston..... 6.00 A.M.

Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9.00 A.M. 12.00, [Midi] 3.00 P.M., 5.00 P.M. Le train de 3.00 P.M. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.00 A.M.

Express pour Boston via Vermont Central..... 9.00 A.M.

Express pour New-York et Boston via Vermont Central à..... 3.36 P.M.

Train de la Malle pour St. Jean et Rouses Point, en connexion avec les Trains de Stanstead, Shefford et Chambly et en Jonction avec les chemins de Fer des Cantons du Sud-Est, et avec les Steamers du Lac Champlain..... 3.00 P.M.

Train de la Malle pour Island Pond, et les stations intermédiaires..... 2.00 P.M.

Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham, Portland, Boston, et les Provinces du Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond, à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à..... 10.30 P.M.

Il y aura des Chars Dortoires Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Comme la ponctualité dépend des connexions avec les autres lignes, la Compagnie ne sera pas responsable des Trains qui n'arriveront pas et ne partiront pas des Stations aux heures nommées.

Le steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E. tous les Samedis après-midi à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie Internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand-Tronc, laisse Portland tous les Mercredi et Vendredi à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant

Montréal, 1er. Novembre 1871.—a k

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues.

Pour les circulaires, s'adresser à F. J. SAGE, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct. 27 Octobre 1871.—15 tm

BEAUME DE CERISIER SAUVAGE DE WISTAR pour la Toux, le Rhume, l'Influenza et Consomption.

Ce célèbre remède ne guérit pas seulement la toux en en laissant exister la cause, comme font la plupart des autres préparations, mais il relâche et nettoie les poumons et diminue l'irritation dérivant par là la cause de la maladie. SETH W. FOWLE & FILS, Propriétaires, Boston

En vente chez tous les pharmaciens et marchands de médecines. 15 Juillet 1871.—6 a